

Il ne fait pas bon travailler
quand les cigales chantent

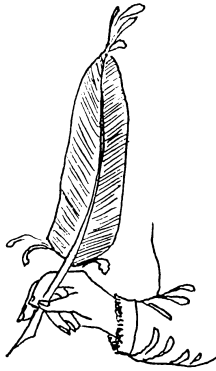
Du même auteur aux Editions de l'Escarboucle:

Caravane Humaine,
roman initiatique dans le Rouergue
Vadrouille, pensées et lendemains,
discours littéraire
Trait de plume, prose
Quentin la Broussaille, Cévennes de mon
cœur, roman Provençal, hommage à la
pierre sèche
Alcool, entre illusion et réalité,
étude, témoignage et recherche sur l'al-
coolisme
Lettre à un ami analphabète,
étude, témoignage, recherche,
sur l'être adulte handicapé, l'éducateur,
les classes dirigeantes: Prix regards 2007
Un vent d'ailleurs, roman philosophique
Des mots et des hommes, prose
La Planète Bleue,
considérations sur le salut d'un petit
homme, (balade littéraire)
L'odyssée cosmique des fous, essai
Accroché aux ailes d'un ange,
balade littéraire sur le Doubs
Le Fils de l'aube,
balade littéraire en Cornouailles
Projets de vie, essai
Dis-moi mon P'pa, c'est quoi l'homme?
balade littéraire depuis une oliveraie en
Provence
La vie est un être, livre d'art, photos et textes

Ces ouvrages sont présentés au:
www.escarboucle.ch

Bocampe

Il ne fait pas bon travailler
quand les cigales chantent



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 978-2-9700557-3-0

Illustration: Olivier Blandenier

Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES ÉDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894 BP
1401 YVERDON-LES-BAINS – SUISSE
www.escarboucle.ch

Prélude

Es un fénis¹ ! Après avoir dormi d'un rêve envolé, un bâillement estival m'invite à ouvrir les volets de ma chambre d'hôte. Les gonds grincent le dessous du temps avec des crr-crr, criss-cric-cre, crui-crui et les essences des dieux de la Provence semblent approuver mon arrivée au cœur du monde. Nul doute à cela, je vis éveillé en plein rêve: la vie. Elle me dévoile l'une ou l'autre de ses réalisations. Apparaît alors près d'un bosquet de chênes kermès, un «cabanas»². Si ce n'est pas un miracle! Aussi vieux que l'érosion, il témoigne encore d'un équilibre naturel qui fait face à la nuit des temps. Les pierres plates s'entrecroisent et «s'encorbellent» merveilleusement, jusqu'à former une voûte

¹ Es un fénis! c'est un miracle! (en provençal).

² Cabanas : architecture rurale en pierre sèche liée aux activités agricoles.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

venue d'un autre monde. Il a tout l'aspect d'un vestige du peuple ligure et moi, celui d'un émigré qui revient chez lui. Ma foi, enfin j'y suis, me voilà chez moi.

Des merles siffleurs et mille autres plumages oniriques orchestrent le premier réveil de la nature. De tous côtés on chante, jusque dans les contours rocaillieux où je devine ces herbes du soleil comme le thym, la sarriette, le romarin, le serpolet, qui peuplent la garrigue.

Déjà, je sens une rosée exhaler les parfums d'une terre chaude de séduction. Une terre chatoyante qui accueille des arbres aux troncs sculptés, aux toisons de feuilles argentées. J'observe les immortels oliviers chanter successivement du côté d'une intense lumière. A mon idée, ils doivent approcher les septante, et figurez-vous que chacun d'eux me fait l'effet d'un ange qui chuchote à mon cœur, tout comme le fait mon pays:

«Les secrets ne sont pas faits pour être gardés».

Oh! par Saint Joseph de la Pérusse! C'est clair. Après une telle révélation, je suis fin prêt à recevoir l'illumination de

mon étoile. Mazette de mazette! quelle merveille que la transparence matinale et quelle ressemblance avec les collines de frère Giono. Plus surprenant encore, ici et là, des murs de pierre sèche aux inimitables sourires s'étirent à perte de vue sous les premiers rayons de l'astre solaire. C'est un véritable équipage minéral qui s'articule en vaisseau tout terrain. Sur les terrasses structurées en jardins de l'espace, je reconnais des amandiers, des cerisiers, des abricotiers, et des arbres dont je ne connaîtrai sûrement jamais le nom. Il y a, à n'en point douter un accord dans l'harmonie et c'est bien l'homme d'ici qui a voulu qu'il en soit ainsi.

Cocagne de nom! à présent, de ce petit jour tout pomponné de retrouvailles, la conscience marginale, je commence à me détacher gentiment des nécessités que dicte un monde du travail devenu hérissé de chiffres. Mystères d'une Provence à dimension humaine, je vais écouter les anges de tes collines à la lettre, et ce, jusqu'à ma fin dernière. Oh! oui, exalter intelligemment le repos suffira à adoucir mes raisons de vivre.

A vrai dire, je sens qu'une émotion mauve-lavande me pénètre l'âme, à l'instant même où je déguste ma première matinée de vacances. J'ai pour ainsi dire l'effet du flux de mes ancêtres qui traverse mes sentiments de part en part. Et si la Terre commence en Provence, alors voici que je viens de naître à nouveau dans les saveurs naïves de l'imagination.

Mais vous savez, pour résumer ma présence ici, si proche, si loin d'une norme mistralienne et en dépit de toutes les théories, je vous avoue qu'au-delà du Rhône et 300 km à la ronde, tout au moins, je me sens désormais partout chez moi dans cette province royale Française. Oui, comme je vous le dis, j'essaie d'être moi-même, si authentique, autant du côté de ce Ciel spontané que de cette Terre en fleurs. Je peux joindre ainsi ces deux éléments et réaliser que je suis, moi aussi, une merveille du monde, avant que la mort ne m'emporte dans une zone plus intense. Vinzou! il est vrai que c'est tout l'homme comme je l'aime.

Tout bien pesé, de nature têtue, je rajoute sans exagération que cette région de France me donne la nette impression que partout

où je vais aller, mon sourire sera le bienvenu. Mais pour le coup, cela fait bien quarante ans plombés que je n'y avais plus mis les pieds. Tout cela pour l'ironie d'une incroyable destinée qui est la mienne loin de ma terre natale. Pour gagner ma croûte et trouver mon chemin, je suis allé là où s'achèvent toutes les avenues de platanes. Oui, jusqu'aux seuils même des fatalités de vivre. Hé bien, parbleu! A force de ne plus le redouter, l'inconnu m'a réservé bien des surprises.

Placé en réserve, rivé à un contrat social compliqué qui m'a retourné plusieurs fois dans le sable de mes tripes. Purée! Quel pays que celui du chocolat et des banques! Et que de compromis pour si peu de temps passé avec les champs fleuris, les truffes blanches, les drailles de la transhumance, les rivières et tous les parfums des collines. Si vous saviez! Afin d'apporter à sa vie un peu d'authenticité, que d'efforts et de prises de conscience pour retrouver ses racines. Mon cœur est ici... Et mon esprit, lui, où est-il?

Fan! je peux le dire aujourd'hui dans tout l'éclat de mon évolution. Après un long oubli au-dessus de moi-même, tu m'as

manqué ma merveille, ma Cathédrale Provençale, mon inséparable compagne. Même mes cellules et le rouge de mes veines réclamaient l'accès à ton enchantement. Aujourd'hui, quand je suis face au destin, après m'être tant crevé le bédélet, j'ai le bourgeon. J'éclate de naturel et du bon sens de la vie.

O pechère! comment vous l'expliquer? La vie, cela dure, et l'on ne peut pas l'arrêter. Par les chemins de ma mémoire, je me souviens d'un pays de l'âme où chaque instant crépite comme un feu de la Saint Jean. Des grands-parents, un mazet, un lopin de terre, un père et une merveilleuse mère qui parlaient en patois de chasse, de pêche, de travail, de pétanque et d'amour. Figurez-vous que, même expatrié, j'ai toujours eu un penchant naturel pour la tendre relation avec le beau, la pierre, l'œil souriant, la taquinerie, la tuile romaine, l'inspiration, le conte, la couleur, les parfums, le tendre parler, l'accent de l'olive. Le bouquet des cœurs, quoi! Cela ne vaut-il pas tout son pesant d'or pour explication?

Tout bien considéré, je me suis toujours senti adepte de ce proverbe provençal que mon père promenait au bout de sa langue

tout au long de l'année: «Fai pas bon travaia quand la cigalo canto».

C'est-à-dire que mon père, et cela durant toutes les saisons, entendait chanter sans peine les cigales dans le cœur de ma tendre mère. Il ne désirait rien de plus.

Ah! le vieux!... L'ensoleillé!... et elle!... Ne faut-il pas la pleine lumière pour tant d'amour?...

Mais pour parfaire mon évolution, je dois aller aux saisons prochaines, car même disparus dans les nuées, mes parents n'en restent pas moins une chaleur vivante qui me réchauffe l'âme. J'ai la chance d'avoir été leur pitou, et pour honorer les mystères du vivant, je leur dédie cet ouvrage. Je le leur lirai tout haut, sur la colline qui a bercé mon enfance. En cela, je me reconnaîtrai à travers cette parole sans qu'aucune ombre n'entache mon esprit.

Monsieur le vieux, je vous prie. Surnommé³ Vitour le sage ou la Provence des poètes. Truculent personnage, présent dans les si beaux tableaux de la vie, avec la même simplicité que les places de village, les gaules et les cafés, les boules

³ Vitour : Victor, en provençal.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

et les belotes. Mon père m'a m'éduqué dans le raffinement de son désarmant bon sens. Que ce soit la joie de vivre, grâce aux épreuves de la vie, il fut le plus grand de mes enseignants, ce qu'assurément aucune école au monde n'aurait su faire à sa place.

C'était sans doute sa force, en dépit de toutes les théories sur le bonheur, une fourre de rire et une preuve d'amour lui suffisaient. Et, sans compter toutes les fusées de couillonnades qui lui traversaient le cœur à chaque seconde. Ah, ça oui, avec ses chicanes bienveillantes, il était si heureux d'être sur terre qu'il ne se posait jamais une seule question sur le pourquoi des choses.

Je vous assure que l'on ne peut guère faire le deuil d'un homme qui a un caractère éternel. Boudille! Ne sommes-nous pas dans les traces du bout du monde! Tut! Tut! Et du train dont je suis le passager, tant mieux, car j'ai toujours eu envie d'être sur les rails de l'infini.

Té, quant à moi, je suis à cheval sur mon demi-siècle, au galop de ma vie. Avec mes rides sur le front, j'ai l'air plus «homme», et bien qu'encore étranger dans mon pays après tant d'éloignement et de frasques, je

peux tranquillement faire le décompte de mes jours. Un, deux, trois, un demi-siècle! Un deux, trois, Olive! Té, je me retourne, et que vois-je? La certitude qu'il me reste un seul sentiment d'appartenance ici-bas : une amitié toute particulière pour tout ce qui a rapport à la Provence proprement dite.

De frère Frédéric Mistral jusqu'aux «Lettres de mon moulin», il m'était impossible d'ignorer le marché de mon enfance. Que ce soit dans le silence ou dans le bruit, j'entends la vie. Il me semble d'ailleurs que le marché est le seul lieu sur Terre où les pensées humaines ne peuvent pas être marmorisées.

Ah! quel lieu public, social et enchanteur, gardien de tous les biens et savoirs de la Terre! Tous les faiseurs de miracles sont là avec leur secret. Et moi, ce « jourd'hui » de tous les matins du monde, j'y suis... Qu'ajouter de plus? si ce n'est que je m'en vais vous le raconter, ce marché.

Zou!...



Fatche de!...

Nom d'un cigalou! Par toutes les drailles de l'Esterel! Où commence et où finit le marché? Du moins, c'est une question à laquelle personne ne saura jamais répondre correctement. Seigneur Dieu! Marché, mot enchanteur qui transforme la place du village en lieu sacré où l'homme est à n'en point douter à l'apogée de sa sociabilité. Marché de toute la France, l'homme trouvera en toi les couleurs de l'existence.

Eh bien! J'ai l'honneur d'arriver gentiment au village, espérant y trouver une espèce de sainte-alliance avec les effluves de Provence. Nous sommes un dimanche matin et ce jour-là comme chaque jour de la semaine, les marchands plongent leurs étalages jusque dans les entrailles des ruelles qui semblent n'avoir qu'une

seule définition:

«Toutes les senteurs de la Terre».

Renforcé par une envie de vivre qui s'affirme, voici que je longe le galant va-et-vient d'une platanaie surréaliste. En cadence, les bois en garde, elle encadre un large chemin de terre battue. C'est beau à voir. Ses longues touffes végétales se dessinent et se propagent dans une couche de ciel d'azur, avec un bel effet de cordiale bienvenue. En guise d'arbre d'ornement, on ne fait rien de mieux dans le midi de la France, évidemment, tant qu'on ne rentre pas dedans avec sa voiture. Même par les canicules les plus torrides, au pied d'un platane, on ne meurt jamais, disait mon paternel.

Fan des pieds! Tandis que les troncs bosselés des platanes forment des cavernes et des abysses dignes des Fontaines du Vaucluse, deux minots s'amuse à détacher les écorces lisses, par plaques. Je sens ces enfants du pays au diapason avec le craquètement des cigales, lesquelles annoncent par leur musique que l'air sera chaud. Oh! joie de l'instant, les gosses n'y vont pas de main morte. Par bonds de chèvre, ils s'emportent dans leur

élan autour de ces arbres et arrachent les croûtes végétales avec l'air de dire : « j'ai bien raison ». Quelle fougue!

Après tout, ne vivent-ils pas la vraie rencontre avec la seconde imaginative? J'ai envie d'en faire autant et sens monter l'audace. J'écoute la voix de mon cœur, j'y vais!

On peut faire tant de choses avec l'écorce de ces arbres, le savez-vous? Personne alentour. Je m'approche alors de l'un de ces platanes, beau et fier. Je cache innocemment mon envie d'imiter les enfants. A pas de chat blanc, les yeux étonnés, d'un air bien d'ici, donnant libre cours à ma fantaisie, j'empoigne un grand bout d'écorce et l'arrache d'un coup sec. Crrreucc! Creuuuchk! C'est alors que d'un vieux banc en bois qui avait échappé à mon attention, la voix étrange d'un aïeul, témoin de la scène m'interpelle:

— Ah! je t'ai vu fada que tu es, dit un très vieil homme. Il a la peau si brune et dorée qu'il semble embaumé.

Bonne mère! Aux yeux de l'instant, voilà que je sursaute, l'écorce toujours entre mes doigts, gêné, comme s'il s'agissait d'un

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

énorme forfait. Pris au piège de mon enfance, je ressens un bref instant de culpabilité à la hauteur des flagrants délits. Ma raison se brouille...

— Heu! heu! b'jour M'sieur... Me voilà tout de suite détendu et amusé en regardant ce vieil homme qui ressemble davantage à un père cigogne qu'à un garde champêtre.

Son intonation me rassure, je l'observe d'un œil simple tandis que le ton de sa voix m'emmène instantanément au plus profond des secrets de ce pays. Il fait désormais partie des figures que je ne pourrai plus oublier. D'un recul bienfaisant, j'aspire du regard sa joie de vivre, ah ça oui, une étoile scintille sur sa noble frimousse et en dit long sur cet authentique baron de l'espace-temps.

J'ai sans doute en face de moi une pièce vivante du musée de la Provence, en chair et en os. Son béret bleu marine le coiffe comme un gant. Lorsqu'il le ramène en visière sous ses yeux pour mieux me regarder, les cloches du village tintent les dix heures et scellent nos élans de sympathie. Tandis que l'église chante, le vieux est pris d'une inquiétude. Il

incline la tête en avant puis à droite. Il pose ensuite son index sur le lobe de l'oreille puis écoute étrangement chaque son, les yeux mi-clos.

Ding, dingue-dong, ding, dingue-dong, ding, dingue-dong, dingue-dingue! Il s'écrie:

— Oh! nom d'une talounade!

Je vous jure, quel pastis! Il a recommencé, dit-il en ricanant bleu blanc rouge, comme s'il s'agissait d'un rituel.

Il me regarde avec audace et continue son discours incompréhensible pour moi mais plein de sens pour lui.

— Ah! sainte canaille! C'est notre capelan, fiston. Notre cureton régional si tu préfères. Il a encore couronné son gosier de vin nouveau. La foi lui a encore fait éclore la soif dans le lointain. Oh! Sainte Brigitte de Gigondas! déjà jojo le trapéziste de la vendange et du bon Dieu. Bonne mère! Aujourd'hui encore, le pain va fredonner dans toutes les langues à la messe des plan-plans.

Perplexe et incapable de décrypter son discours, curieux comme amandine en bringue, je l'interroge aussitôt sentant bien qu'en un rien de temps notre langage a

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

quelque chose en commun: l'enfance et l'humour.

— Que voulez-vous dire? et qui est le capelan?

Du haut de sa longue barbe blanche, il me dévisage un instant avec des yeux en forme de praline comme si j'étais une chose étrange venue de la ville. Puis il me répond avec un calme apparent et tout le charme de sa vieillesse :

— Mais par Sainte Adèle qui prie pour tous les crétins du monde! Ma vue a baissé, mais j'entends encore aussi bien que notre maire. Tu as les oreilles qui bourdonnent ou tu es sourd comme un Parigot secoué à la chaux? Tu n'as point entendu les onze coups de la folle? Figure-toi qu'il s'agit de notre Saint fada du très haut qui, avec sa corde céleste, marque faussement les heures. A ce moment, il est exactement dix heures et notre « pétale effeuillé » comme on le surnomme ici, en sonne onze. Et la cause de tout cela : le picrate et son sublime mystère. Ce qui veut dire qu'à cette heure-ci du jour, le curé souffle déjà où le vent chante.

Oh, ce n'est pas un démon, mais depuis le temps qu'il pompe en dehors

de ses messes, cela lui a porté à la conscience. C'est qu'à vrai dire, je me demande s'il en avait une autrefois. Son penchant pour les vignobles de notre Seigneur lui a fait perdre la notion de l'heure depuis belle lurette. Et comme il n'y a pas de relève en bondieuserie ces derniers temps, eh bé! on le garde bien au frais.

Que fatche! Il va de soi qu'on les collectionne, les mûrs et les fadas. Ils nous permettent de comprendre des choses que, ma foi, sans eux, on ne les aurait jamais comprises. Lui, je dois dire qu'il est en tête de la collection folledingue, oh ça oui, autant soulographe qu'imbattable croyant. Té, une fois, tant repu de pastis, il s'est affalé sur la corde qui sert à sonner le temps qui passe. Té, encore une fois, tout ébloui des treize degrés d'un Gigondas, il a raconté à tout le monde qu'il s'était entretenu avec la Vierge Marie.

Sainte! On doit bien en avoir deux par siècle de ces spécimens-là, et vois-tu, malgré qu'il nous les brise quotidiennement, on y tient comme à la prune de nos yeux. C'est inaccoutumé un voltigeur de psau-mes et un «chicouleur» de pinard. Tant et si bien qu'avec le temps et l'effet de la purée

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

de septembre, il est devenu une rareté qui fait partie des antiquités de tout un département. Ah! couillon! il y en a des villages alentour qui nous l’envient le Père Dinguo. Enfin! c’est comme ça. Tu vois, là-bas, les habitants du village mêlés aux estivants, alignés en deux petites droites parallèles?

— Oui, oui.

— Eh bien, tous ces hommes qui se dressent comme des couloirs à alouettes assistent au duel de l’été. Eh bé, si tu es de la capitale, tu peux aller soutenir ton compatriote de la ville car il va en avoir besoin. Il faut croire que c’est Philippe le parigoche qui joue en tête-à-tête contre notre Jaque⁴, notre dieu mortel bien à nous. Tous les ans, le Philippe vient passer ses vacances au village et à chaque fois, il espère gagner contre Jaque. Autrement dit, il se fait toujours piler comme de l’ail. A voir, zozo Aïoli est de retour et jamais navré.

A ces mots implacables, le vieux entre dans un rire de grand réservoir et me déverse sa voluptueuse moquerie. Sur ces conclusions qui me laissent le sang chaud et un sourire complice et avisé, je

⁴ Jaque : Prénom provençal, Jacques.

dépose mon écorce au pied d'un platane et je continue, intrigué, ma route vers le marché.

Je ne tarde pas à m'approcher de ces deux couloirs à alouettes. Nul doute, il se passe ici quelque chose de grand. Je l'admets... Ah! la pétanque, un jeu de prédilection que je connais si bien pour y avoir aussi joué longtemps autrefois. Moments de délassement, d'opinion et de bonheur, sûrement une question de principe et d'honneur.

Je me faufile parmi la file et pénètre discrètement dans le rang. Le terrain légèrement sablonneux et plat se prête parfaitement à la bienséance de ce jeu. Il n'y a pas un bruit et, comme pour le reste des gens présents, j'attribue mon silence à ces très sérieux instants. Deux joueurs de pétanque sont en compétition au cœur de cette arène provençale et, de prime abord, je ne saurais différencier qui est qui. Je distingue plusieurs boules près d'un cochonnet et, observant la tête des spectateurs et l'un des joueurs, l'heure paraît grave. Il est à noter l'opinion de la foule qui absorbe des émotions absolument nécessaires au déroulement de la partie.

Or, à y regarder de plus près, nul doute que ce visage bruni par le hâle et ce sourire naturel au coin des lèvres du plus grand ne peuvent s'apparenter qu'à Jaque dont parlait le vieux briscard.

Il a encore une boule en main et semble tenir le point. L'autre a également une boule, et d'un sérieux national, il tâte le terrain, sûrement l'endroit où il veut envoyer sa boule. Tchack! Tchack! tchack! Puis il va au rond qui délimite le départ de la mène. Il scrute, réfléchit, puis retapote le terrain pour être certain de son coup, et cela à deux reprises, jusqu'à ce que, tout à coup, son adversaire s'exclame d'une voix malicieuse:

— Ô fan des chichounets! Mousse le vent, mousse, Philippe Gentillet que tu es! Tu m'exaspères à te voir faire le sanglier errant. Tu vas geler la providence si tu continues à labourer la Provence! De toutes les longues impatiences de notre monde, tu peux tâtouiller jusqu'à la fin de l'été si la volonté te chante, tu ne trouveras ni eau ni pétrole ici. Tu le sais bien. En tous les cas, nous en sommes à onze douze et, bien sûr, douze par terre pour ma noble personne.

L'intonation chantante et la manière dont Jaque a mimé cela, fait rire la galerie sous une barbe collective. Philippe, fier comme un coq normand reste sourdaud à sa chicane. Concentré au plus haut point, il s'installe dans le cercle tracé sur le sol et envoie la boule en plombée magnifique. Et plof! sa boule redescend du ciel et va se poser à vingt centimètres du « bib », le tout à une distance d'environ dix mètres de son lancé. Reprenant ainsi un point extrêmement difficile et de la plus belle façon, les applaudissements confirment la talentueuse plombée du parisien. Clap... clap... clap... clap... clap... clap... clap... clap ...

— Fan! un pétouillon à gauche et c'est un devant de boule comme je l'avais espéré. Mais cela me va, dit Philippe, heureux d'avoir repris l'avantage. Treize pour l'instant, Jaque... treize... comme il plaira à Dieu.

— Fan de chichourlo! Tu sais bien que Dieu à ces moments là me préfère. Je te félicite. Il est vrai que tu es fort comme un parisien qui gouaille à vif, o fan! tu me plombes le cœur par tant d'efforts vains. Té, grâce te soit rendue car sans exagérer, j'ai presque envie d'aller siffler un pastaga

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

sur le pouce avant de te porter le coup fatal! Té, va, mon zébulon! Je suis bon prince. J'annonce un carreau qu'on appellera un jour «la place Jaque». D'ailleurs, je ne te l'ai jamais dit, mais toutes ces boules qui viennent de la capitale du parler pointu, eh bé, elles sont si énormes, que même avec un bras tordu et un guide-âne dans la main gauche, sous-jambe j'arriverais à les dégommer.

— Chante beau merle, chante! rétorque le parisien inquiet par ces présages, pour le moment c'est moi qui ai la gagne en main.

— Té, j'y vais, immensément simple, répond Jaque, le saluant comme un roi, tout en fredonnant son proverbe bien aimé: «Drelin-drelin, voile-ici, me voilà, boule à fada frappera».

Tandis que les spectateurs coutumiers sont au comble du suspens et tenus en haleine, Jaque, droit comme un i, entre à son tour dans le fameux cercle. Et là, avec la vanité des grands, il lance une accolade fraternelle au ciel, les mains jointes au-dessus d'une commune mesure, en guise de provocation pour épater tous ces braves gens venus pour le spectacle.

Pas même des âmes un soupir, chacun retient son souffle. L'instant devient éternel. Jaque glaviotte dans ses mains, se les frotte, essuie sa boule avec son chiffon, vise, puis tire d'une main d'or si souple, qu'elle semble faire de la balançoire avec l'espace-temps. Sans effort, la boule monte en décrivant une courbe de génie puis retombe...

Paf, arrêt-buffet! Quel palet! Et de plein fer de surcroît. La prophétie annoncée vient de se réaliser. Aussitôt, les clap, clap, clap, envahissent tout l'espace, tant ce Jaque vient d'offrir un coup de maître.

— Quine, moure et gagne, chantonne-t-il, tout en dansottant autour de lui-même.

Stupéfait, les yeux en baie de genièvre, admiratif, Philippe jette son chiffon à terre en signe de capitulation. Néanmoins, en bon perdant, il part à la rencontre de Jaque et lui empoigne la main.

— Qué beves dit aussitôt Jaque, d'un sourire en direction du ciel qui porte respect et affection...

— Eh bé, un pastissoun, va, répond Philippe, à travers les commentaires de la foule parlant de tout et de rien. Une foule qui a participé avec tendresse au miracle.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

Tandis que les couloirs à alouettes se détachent du tableau par transparence, que des choses éternelles perdurent dans l'atmosphère, je poursuis mon chemin...



Le marchand d'olives

A pareille heure, brouhaha de-ci de-là, quelques pas suffisent pour me rendre dans les vieilles rues fascinantes du village. Et, finalement, je pénètre dans le dédale des stands et me retrouve dans le giron d'un seul et même monde. Des pierres, des tuiles romaines, des miracles et des hommes de tous poils. A l'instant où mes pieds foulent les pavés de granit assombris par le temps, polis par les pas, je m'amuse d'un défilé de balcons superbes qui se découpent sur l'ocre des façades. Les ornements les plus fantaisistes offrent au passant des moments d'intimité mêlés à l'art suspendu. Juste au-dessus de ma tête, une ménagère s'apprête à égoutter sa salade verte. Elle prévient les passants :

— Chaud devant, pluie des balcons!
Chaud devant, pluie des balcons!

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

Fière comme un moulin à vent, elle balance tant et si bien son panier que cela m'étourdit les mirettes. Cette simplicité est comme une bouffée d'air, rien au monde ne saurait la changer. C'est qu'à notre époque, le changement est si rapide que nous n'avons même plus le temps de nous en apercevoir.

A travers les gestes de cette ménagère, je suis ravi que les anciennes méthodes ne soient pas remplacées par une savante technologie qui apporte bien des peines. Je me souviens, étant pitchoun, combien mes frères et moi, aimions nous amuser en égouttant la salade, soit pour admirer les gouttes d'eau, soit pour faire les couillons en nous arrosant copieusement. Toutes ces choses familières ont leur place dans notre enfance, de même que la fameuse tapette à mouches de la grand-mère qui pouvait, bon gré mal gré la transformer en mer déchaînée. Oh! oui... oh! oui... égoutter la salade, faire la vaisselle, étaient des actes sociaux qui signifiaient quelque chose de grand.

— Eh! Bernadette, e, coumo vai? s'écrie un marchand.

— Oh, comme du gros sel! Adieu

Michou⁵ la poumpo à l'òli, lui répond-elle, manifestant ainsi de sa familiarité. Fais un «poutoun» à ta «pichotte».

— Sûr, j'y manquerai pas.

Hum! j'éprouve au même instant une grande attirance pour cette incroyable devanture qui présente un assortiment d'olives à couper la chique. Oui, c'est là mon bonheur. Il y en a des petites, des grosses, des vermeilles, des dures, des souples, des noires, des vertes. Elles sont toutes présentées à l'intérieur de grands saladiers en tilleul dans lesquels veille une louche en olivier percée qui me tend la main. Les olives trempent dans des préparations aux herbes de toutes sortes: en saumure, à l'huile, aux piments, et de tant d'autres façons. Je les laisse allécher mon palais. Sur certaines étiquettes, je distingue des appellations contrôlées comme la Tanche de Nyons, la Verdale des Bouches-du Rhône, la Lucques du Languedoc, la Picholine du Gard, la Solanenque de Salon...

— Du soleil sur la table, mon bon Monsieur, me jette le marchand. Du soleil sur la table! Goûtez-les, je vous prie, trois

⁵ la poumpo à òli: pompe à huile

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

olives par jour et le docteur perd un client pour toujours.

— Ah! Il ne fait pas bon exercer cette profession en Provence, lui dis-je.

— Pour sûr! Et le problème est qu'ils ont beau dire et beau faire ces culs cousus, ils tombent malades les uns après les autres et c'est bien⁶ « enfêtant » pour nous autres. Que diable! C'est bien simple, c'est que ça coûte, un distributeur de chimie qui tombe en rade.

Le rire au bout des badigoinces, je trouve évident de savourer quelques olives apprêtées pour la dégustation. La lumière a pris forme et l'astre de feu est bel et bien là avec toute sa capacité à renaître. Je me vois déjà me régaler de ces fruits sacrés sous la tonnelle du lieu magique où je loue ma chambre d'hôte. Je m'imagine même en train de tremper des croûtons de pain frais grillés dans un bol d'huile d'olive. Oh oui, à l'heure de l'apéro, accompagnées d'une anchoïade en guise d'amuse-bouche, quelques olives, un verre des Coteaux d'Aix ou de vin des sables et la récitation d'une poésie de Pétrarque et de Mistral. Rien de

⁶enfêtant: embêtant

mieux pour que de nouvelles histoires de vie germent en moi.

Après avoir dégusté et mâché longuement ces fruits de l'antiquité, me voici ravi de leur chair tendre parfumée d'aromates des collines. Sans attendre, je fais part de mon choix en désignant cinq variétés au marchand.

— Bien... une tripotée de chaque s'il vous plaît!

— Allez zou! à la bonne heure, c'est comme si c'était fait.

Tandis qu'il les prépare en barquettes, il me confie sa passion pour ce vieil arbre dont les Grecs, jadis, apprirent aux provençaux la science de sa culture. J'écoute de bon cœur tout ce qu'il m'explique sur le temps de la floraison autour de la fin mai, de la véraison au début octobre et enfin de l'olivaison. Sans compter qu'il faut encore d'autres étapes pour transformer l'amertume de l'olive en saveur dégustatrice. A l'écouter ainsi, des souvenirs reviennent à ma mémoire. Ainsi, je me souviens comme si c'était hier de mon paternel lorsqu'il me fit part d'une énigme liant l'histoire de l'homme à celle de l'olivier: «le jour où l'olivier mourra pour de bon, le genre humain quittera la terre». Ce

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

qui m'étonnait plus que tout à l'époque. Il me fit aussi un récit pathétique d'un désastre en février 1956. Le thermomètre avait, paraît-il, battu tous les records de froid dans le midi, descendant jusqu'à trente degrés sous zéro ; conséquence, six millions d'arbres gelés. A partir de certains troncs laissés sur place complètement noirs, de nouveaux rameaux apparurent, des bourgeons, puis des fleurs pour séduire les abeilles. Je me dis qu'il en est de même pour l'homme. Dès que nous mourons un peu à ce que nous tenons obstinément pour vrai, un nouveau secret de l'existence vient vivifier notre conscience. Et sûrement que c'est là qu'il fait bon vivre.

Cependant, le marchand a fini d'emballer et il me tend les fruits sacrés.

— Vé, les voilà, c'est désormais une partie du cœur du pays qui respire dans votre sac à commissions.

— Eh bien! rien qu'à cette idée-là, je me sens moins seul. Je vous remercie beaucoup et à une prochaine.

— Oh, c'est tout naturel, «à la revisto»⁷ mon bon monsieur!

⁷ à la revisto: au revoir.

De ci de là, bzzz, bzzz...

Accompagné de boums... boums...boums... provençaux, de mes mains à mon cœur, je continue de découvrir pas à pas, le génie du marché sous ses multiples lampes. La rue que j'explore pourrait s'appeler rue des Tanneurs, vu la grande échoppe qui offre des produits en cuir de longue tradition artisanale. Ce sont en effet, chaussures, sacs, ceinturons, bourses, étuis à couteaux, masques et bijoux qui sont à l'honneur. Il y a aussi un peintre des quatre vents qui, dans un des plis de la rue, présente ses tableaux. Après un large coup d'œil, je m'arrête. Je regarde ce réseau d'images avec intensité. Certains paysages sont à l'huile, d'autres à l'aquarelle, petits ou grands, mais tous parlent de la Provence. En les contemplant, je reconnais instantanément le pittoresque

village de Gordes, les Baux dominants, les eaux vertes et cristallines de la Fontaine-de-Vaucluse, des taureaux noirs et des chevaux blancs, une des trois sœurs provençales, dont la majestueuse abbaye de Sénanque.

J'ai quelque idée au sujet de l'une des petites toiles exposées sur des chevalets : la colline de Montmajour qui domine la plaine de Crau. Spontanément, je pense à frère Van Gogh qui foula le sol de Provence en février 1888, et qui aimait tant ce lieu. Fan! porteur de son ange et de tant de drames, jusqu'à ce fameux champ aux corbeaux où, dans un de ses délires qui conféraient un aspect particulier à sa grandeur, il se tira dessus et rejoignit les portes de la nuit. Que d'émotions qui me parlent d'homme sensible dans ce monde...

Terre prodigieuse de formes et de couleurs, entrecoupée d'éclairs! Des formes qui se muent en visages, en cris, en silences, en chants. Des hommes qui deviennent des noms, des souvenirs qui s'inscrivent à jamais dans le temps. Et soudain, la vie que l'on n'attend pas. Je ne saurais en effet, imaginer une vie d'artiste sans incertitudes

ni intrigues et dépourvue d'angoisse existentielle ou d'amour.

Combien la Provence a compté de grandes âmes ardentes en quête d'images vivantes? O combien! et sans nul doute, c'est parce qu'elles les portaient en elles, au détour de l'interminable vie, au seuil d'un monde. Voilà qu'elles ont rendu hommage à la terre, par tous les moyens, par tous les triomphes, par toutes les ruptures et qu'elles continueront de le faire pour des siècles et des siècles...

En réponse aux évocations de cet artiste courant du côté des traditions, des paysages et de ce qu'ils représentent, voici qu'une autre lampe s'allume. En un clin d'œil, les planches appellent l'enfant qui sommeille en moi. Je vois, ému, un défilé de personnages qui éveillent des émois et des mémoires. Je me laisse aller d'évasion naturelle devant les métiers, les attitudes, les costumes, les états d'âme que véhiculent les santons. Je me sens environné de vie. Mon passé n'est jamais passé. Il est juste consigné dans un temps plein de sens, qui incite à me raconter, à livrer mon histoire.

Ah! tous ces grands moments au cours de l'année, de vrais ponts qui retiennent les

saisons. Bien sûr, il y a la crèche, les fameux treize desserts et l'envie de l'enfance. Je me souviens qu'à la maison, même si mes parents étaient athées, Noël durait jusqu'à la fête des chandelles, le deux février. En ce temps-là, ma mère préparait des soupes au pistou dans une marmite qui cuisait sur un poêle à bois d'après-guerre. Des soupes qui parlaient de bon sens, de tendresse, de famille et d'amour.

J'ai toujours eu un attachement particulier pour le «santoum» berger, qui d'après moi, reste éloigné de tout le superflu avec son vieux métier pastoral. D'ailleurs, je l'imagine toujours en partance, chantant un hymne aux pâturages, avec sa besace, son troupeau, au flanc des collines, autant à l'aise à travers les garrigues que sur les crêtes, les drailles que les roches à vif.

Du coup, je pense aussi à mon grand ami poète, Michel la Busse, mort il y a dix ans déjà. Mort, ravagé par l'alcool, dans une longue bagarre avec le chassé-croisé de la condition humaine et du sens de la vie. Jamais il n'est parvenu à accepter l'individualisme poussif de ce troisième millénaire. A vrai dire, pour ma part, moi non plus, ou si mal. Noël me lie aussi à son incroyable

histoire. Il m'avait confié quelque périple de jadis, dans ce village qui a vu naître Nostradamus : St- Rémy de Provence.

Une famille d'accueil l'avait renvoyé sur-le-champ, lors d'un après-midi du 24 décembre. Et cela pour des «parpelles d'agasses⁸». A chaque Noël que nous passions ensemble, son âme sensible à l'abandon et à l'amitié rouvrait d'anciennes blessures. Il me racontait les moments douloureux de sa jeunesse, qu'il métabolisait tant bien que mal. Je l'entends encore me dire, lorsque le vin commençait à délier son cœur: «Tu te rends compte, Bocampe, seul, inaperçu, sans un sou, dans un épouvantable besoin d'enveloppe, de tendresse... il m'a fallu vivre la présence des anges plus que tout au monde, sinon mourir».

Michel, mon cher Michel, si tu m'entends, sache que je ne quitterai pas cette Provence sans passer commande à un santonnier, avec la meilleure description que mon cœur pourra faire de toi. Tu prendras place désormais dans ma future crèche aux côtés d'un frère animal qui m'était si

⁸ des parpelles d'agasses : des petites choses insignifiantes.

cher. Je te placerais entre l'ange Boufareu et Marius⁹, dès la prochaine fête, si tu le permets. Tandis que, avec une impression de sérénité je pense à toi, une autre lampe s'allume. Encore un long voyage...

Ce coup ci, une palette de miel, de gelée royale, de propolis, se dresse sur des planches comme la récolte d'un grand trésor. Je distingue du miel de lavande, de châtaignier, de thym, un produit compact ou liquide. Hé! mon Michel, je me souviens qu'à l'aune de tes grands moments philosophiques, tu me confiais, avec tous les mérites du monde: «Lorsque l'abeille ou le rucher est malade, il se passe quelque chose d'immoral dans l'humanité».

Fan des lunes! si tu voyais ça, mon ami, tu prendrais part à l'action. L'apiculteur a exposé l'une de ses ruches vivantes sur son emplacement. Quel objet d'art! Je la contemple. J'ai toujours été fasciné par l'organisation de la vie de cet insecte. Sur le passage sacré, une abeille sort, une

⁹L'ange boufareu et Marius : Figurine d'argile dans la crèche provençale, l'ange boufareu est celui qui souffle, il tient une trompette et guide la population vers l'étable tandis que Marius trouve son origine dans les œuvres d'Alphonse Daudet et rappelle le personnage si attachant de Tartarin dont la langue est si bien pendue.

rentre, une autre reste à l'entrée, et ainsi de suite... Etonnamment, le maître des lieux m'adresse la parole :

— Vous n'êtes pas hollandais, M'sieur? demande-t-il d'un ton à mi-chemin entre la gravité et la «caguade».

— Vous m'en direz tant! Quelle mouche vous pique? dis-je, pris au dépourvu et sûr d'une couillonade à venir.

— Rassurez-vous, va, je l'ai bien vu que vous ne veniez pas du pays des canaux et des lignes droites. Il s'agit de mes abeilles. Voilà, elles ont une allergie incurable. Certaines de reconnaître un hollandais parmi les estivants qui baguenaudent, elles pipiquent, tout bêtement. Alors vous pensez bien, je voulais vous prévenir de cela, tout bonnement.

Joueur, hésitant à « m'estrasser » de rire, je lui répons la gorge pleine des mille germes :

— Allons donc! Il faut que vous m'expliquiez votre secret. Celle-là, elle est bien bonne! Est-ce leur réputation de radins qui vaut aux hollandais une telle rumeur à travers les âges?

— Oui, Monsieur, dans le grand mille! Et à juste titre, ces mangeurs de caroube

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

viennent passer leurs vacances dans notre midi avec un stock de provisions achetées dans leur pays. Vous parlez d'une rencontre avec notre terroir. Privés de nos légumes, nos fruits, et de toute l'armada, c'est peu dire, ils restent blanc javel tout l'été puis à la fin des vacances, ils rentrent chez eux transparents. Dites! Mais il faut être complètement fada pour se priver de tous les parfums et des spécialités de notre Provence. Didiou! il ne manque plus qu'ils achètent nos maisons au prix fort et flirtent avec nos filles, sous nos yeux, soit dit en passant. Ô coquin de sort! L'invasion, par tous les chemins!

— Fi donc! d'ici là, vous aurez le temps de les voir venir. Je suis sûr que ça ne bougera pas d'un pli. Par bonheur, j'aimerais un pot de miel au thym, un de châtaigner et un d'acacia.

— Allez, vaï, cela fera dix euro tout rondinet. Avec cette lumière en pot, vous allez vivre deux cents ans, Monsieur. Fan d'une chine! dire que je ne serai pas là pour voir le miracle...

Alors que je cherche un billet au fond de ma poche, une cliente qui assiste à la conversation ne peut s'empêcher de s'exprimer à la vitesse d'un train express.

— Pardi, et le tchéchou...! C'est des figes d'un autre panier que tu contes là. Cesse donc de rouviller, Jean. Vé, le miracle pour moi, ce sera un miel de lavande, dit cette habituée. Et puis tu sais, les Hollandais, je te l'avoue, ils ont la tendance doryphore, mais pas tous. En outre, si ceci t'énerve le moins du monde, il doit bien y avoir une bonne raison à cela. Noun!

Elle lui plait tant que je me dis qu'il y a anguille sous roche. J'écoute, je reste à l'écart et me garde bien d'apporter un quelconque ajustement à leur tête-à-tête.

— Peuchère! Tu me fais venir les « crespinettes », s'écrie l'apiculteur! je le sens, s'exclame-t-il encore en faisant la bèbe¹⁰. En ce qui concerne mes abeilles adorées, elles ne s'y trompent pas, Jeanne. Si tu commences à faire des exceptions à tout propos, alors où c'est qu'on va? Je te le demande!

— Tu ne vas pas recommencer avec ton désarroi soluble et déguisé, enchaîne-t-elle aussitôt, ironique. Dur que tu es à la compréhension! Tu n'as pas digéré que ta femme Bernadette ait monté l'aïoli avec un Hollandais pendant le temps des olivades,

¹⁰ faire la bèbe: faire la moue.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

il y a cinq ans de cela, et voilà tout. Cerveille de lièvre, ça ne date pas de l'an pèbre, que je sache. Cela t' «escagasse» jusqu'à la constellation de tes tripes. Par sainte Pistoune! que la réalité des choses te soit rendue, affabulateur de marché.

— Couquin de noun! Tu me cherches des nières. C'est que tu commences à me tribouiller l'humeur. Et patin-couffin d'huile chaude, la Jeanne a toujours un pet en préparation à ce que je vois. Sûr que tu es né dans une marmite à Toupet, bazarette¹¹ que tu es! Té, tu peux aller cagner, être de salpêtre!

— Ne me parle pas de la sorte, cul de guêpe!

— Que l'âne te quille, Jeanne!...

Quant à moi, voyant que cela tombe en «biberine», bon me semble de laisser un billet de dix sur la table. Je profite de telle expédience pour m'éloigner sans bruit, tandis que cette Jeanne continue de le marronner de plus belle...

Craignant d'être indiscret, une oreille ici, une oreille là-bas, je déhotte. Déjà, j'ai les yeux sur le stand qui suit...

¹¹ bazarette: bavarde

Sous le pli d'une étoffe

Au sortir de ces chicanes cependant essentielles à l'équilibre instable des relations humaines, je suis aussi de la fête. Je suis ébloui par le miracle des tissus et des étoffes. Encore un étonnement au grand jour. «Soleillade»¹², fine fleur des délices et des prestiges, trône au milieu de ses magnifiques créations. Elle déploie ses grands airs d'âme sous une arche de couleurs qui transforment mon regard en banquet tout à la fois nostalgique et heureux. Tout est splendide. L'étal présente des sets de table, des tabliers, des serviettes, des nappes, des rideaux, ainsi qu'une collection de jupes délicieusement provençales.

¹² Soleillade : Rayonnement, lumière du soleil. Dans le texte, soleillade représente une marque de tissu provençal.

De tous ces préludes au bonheur se dégage un désir de plaire au monde qui attisent mes sens. J'ai plaisir à admirer une jupe d'un bleu outremer. Elle est suspendue à un cintre et flotte dans les airs comme une danse silencieuse. Ce tissu élégamment taillé me parle de sa destinée. Aucun doute, c'est une invitation faite à la plus belle femme du monde, tant est puissant son effet.

Mon cœur a toujours été grand ouvert même si tout amour paraissait impossible. D'autres chemins se rencontrent et font alors écho... Mon souffle et mon intention laissent libre cours au destin qui invite à l'évolution et à l'amour.

Voilà mon plus grand pari d'homme debout: la cinquième saison de l'homme. Pour ma part, j'ai plus ou moins échappé à tous les naufrages de l'affection tant il y a de place dans certains cœurs et je demeure toujours prêt à m'embarquer, quels que soient les avis de tempête sur les océans. Fan! je me dis que ce doit être un sentiment bien humain dû à la condition de notre «caravane humaine». Passer, telle est ma voie. C'est d'ailleurs grâce à cette évidence

que mes rêves filtrent des images du ciel dont j'ai besoin pour exister. Vraiment.

Et justement, l'être féminin est mon plus grand rêve de vie et d'adieu. En tout point de vue, lorsque je regarde ce vêtement de grâce, je vois se déchirer le genre humain sur une barre céleste. Une pensée apparaît dans la loge de mon imaginaire. Je m'écrie du fond de mes entrailles : sans toi, sœur amour, je n'aurais jamais existé.

Un être s'offre et porte à merveille ce végétal spiritualisé. Un être qui inspire mille baisers et détruit les mille habitudes. J'ôte mon chapeau en guise de bienvenue. Juste avant de prononcer les premiers mots, je croise son regard. Je ne dis plus rien. Je n'ai plus l'air de vivre. Je vis. Nous appartenons au même secret.

Oui, c'est bien une unité dans la différence qui me révèle que je suis un homme. Sans en savoir pourquoi, j'aime cette femme d'un sentiment qui ne prendra jamais fin. C'est ainsi, je me rattache à ce qui se métamorphose. Je n'aime plus alors ni pour moi, ni pour elle, mais pour la vie dont nous sommes les instruments.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

Passer avec l'être de la vie. A qui dois-je cela?...

Voici trois êtres: un être féminin, mon être, celui de la vie. Tout s'enchaîne... Deux attitudes ramifiées dans l'œuvre, deux présences unies pour donner la vie. Comme le disait si justement mon père dans ses grands moments d'inventivité philosophique: «Qui a vu la vie mais pas son être n'a rien vu du tout».

Je compte bien faire connaissance de ce qu'il y a derrière vos yeux de lumière, Madame, tant je vous aime. Donnez-moi votre main, fermons les yeux, nous causerons du monde plus tard. Je suis un « être en devenir », vous me parlez des jours heureux et de leurs lendemains. Ainsi, je souhaite en savoir davantage sur cette trilogie vagabonde qui fait de nous le miracle de l'unité. Allons ensemble, je vous prie, un bout de chemin... main dans la main...

— Un conseil, Monsieur? me demande la marchande qui s'aperçoit sans doute de mon état imaginaire et de mon trouble.

— Hein? heu..., pardon... non, non, dis-je, soudain revenu à ma bohème réalité.

Je regarde une dernière fois cette jupe qui flotte au vent et qui, pour je ne sais quelle raison m'a emporté hors du temps.

Cela dit, un quart à droite ou à gauche, je vais de surprise en surprise. Or, ce coup-ci...



Graines de tous les vents

En protecteur des fruits et des récoltes, l'esprit de la saint-Jean se répand sous un vaste parasol ressemblant au couvre-chef de Gulliver, sur un étal plein d'activité. La trompette résonne au-dessus des fruits et des légumes qui, à eux seuls, pourraient nourrir le reste du village. Sur ces planches au grand choix, se rencontrent, largement déployés, l'homme, la graine, le soleil, la terre, l'eau et le vent.

Ici, selon les variétés de tons et les éclats de lumière, resplendissent les fruits du pays gorgés de soleil. Et là, mêlés à cette grandeur, des légumes épanouis jusque dans le temple des formes. Ils nous invitent aux nombreuses recettes provençales comme primordiales à toute œuvre quotidienne. Au rendez-vous: bouillabaisse, ratatouille,

daube de mouton, bourrides de baudroie, et tant d'autres préparations encore...

En pensant à l'homme lié à la terre, je me rappelle ma tendre mère, coupeuse de lavande, mais avant tout, une coureuse de culture et d'art, hors pair. Je me souviens que lorsque j'étais petit comme une brillante et proche étoile, le quatre décembre, jour de la Sainte Barbe, elle déposait des graines de froments sur du coton qu'elle humidifiait. Et suivant leur degré de germination à la veillée de Noël, elle nous annonçait les prévisions des récoltes à venir. Oh, non pas qu'elle soit devin visionnaire, mais sa mère l'avait fait, la mère de sa mère de même. Ainsi, elle continuait une tradition vivante qui donnait une couleur à la vie de notre famille durant cette période de l'année. Or, à voir une telle variété de produits, les graines ont dû lever jusqu'au ciel en cette dernière fête de Noël.

Et c'est une joie que de suivre des yeux les courbes gracieuses de ces fruits. J'écoute et je m'émerveille des couleurs vives et perçantes qui semblent prendre leur essor dans un monde de lumière si à l'aise de part en part et de toutes les hauteurs. Que de miracles de la nature sont ici présents!

Cela dit, la terre berce les graines dans sa rotation et, par l'effet magique de la germination, elles éclatent d'intention sous les grandes lignes du soleil. Leurs projets sont là. Elles honorent la vie. Une vie qui elle-même les avait pensées. C'est exquis.

La vie n'est-elle pas en soi un conte vertical qui nous entraîne à la cime de nos rêves? Oui, honneur à la vie, à son art, à la grande espérance humaine. Voilà que les melons dans leurs élans de rondeur, sourient d'un vert tout entier sur une peau côtelée. Bah! je comprends Alexandre Dumas qui, grand gourmet du melon de Cavaillon, conclut un accord avec cette ville. Dans cet échange, il offrit ses œuvres en contrepartie d'une rente viagère de douze melons par an. Il me semble pourtant qu'il aurait pu en demander le quadruple. Voir même le septuple... et encore... Je suis certain que cela lui aurait été accordé jusqu'à sa dernière heure.

— Un cantaloup cultivé en plein champ! dit une belle jardinière qui me regarde, une fleur de lavande sur l'oreille, un chapeau de paille sur la tête. Ils sont comme les anges,

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

de vrais fruits du paradis, ni mâles ni femelles qui, même dans le pire des cas, s'entendent à merveille.

Dès lors, stupéfait de sa joie à toute heure, je regarde ces yeux qui parlent plus que les mots. Dans l'instant, je lui réponds aussitôt d'un oui complice.

— Alors, si vous le dites ainsi, impossible d'en douter!

— Té, regardez, rajoute-t-elle, tout à son aise et me regardant de sa tendre innocence. Jetez un coup d'œil sur celui-ci. Il exhale un parfum léger. Son tablier est d'une grande maturité, légèrement fendu au niveau du « pécou ». Eh bé, c'est le signe qu'il vous a choisi, mon bon Monsieur. Regardez ces tranches marquées par ce trait vert bleuté. On peut le dire, cela s'appelle du grand art. C'est du Cantaloup, voilà tout.

Voici qu'elle compte à haute voix les compartiments du melon dans sa langue chérie.

— Uno, dous, tres, quatre, cinq, sièis, sèt, vue et nòu.

Puis, avec charme, elle me tend l'ange rond, en attente de mon assentiment. Je m'en saisis et le fais rouler sur ma paume.

Je flaire ses effluves odorantes, le soupèse, ressens sa vie. Un classique quoi! Rendu à l'évidence, ce bon melon trouve maintenant place dans mon sac qui contient dès lors le cœur de la Provence avec un ange à ses côtés.

— Quelque chose d'autre, demande-t-elle?

— Un kilo de tomates cœur de bœuf, cinq petits concombres ainsi qu'une tresse d'ail rouge Jolimont.

Pendant qu'elle prépare les tomates charnues et goutteuses, les gousses bien fermes et les concombres vert pâle hérissés de picots, j'admire son sourire parfumé de beauté simple et vraie. Charmé par sa féminité, je comprends qu'une telle grâce puisse engendrer la création de magnifiques palais et de jardins extraordinaires.

A vrai dire, la gaieté de cette provençale aux yeux de braise m'emmène loin au-dessus du quotidien, au-delà des tracas. Il est naturel que cela m'entraîne tout optimisme m'envahissant, dans quelque robe merveilleuse de la vie. Plus amoureux que jamais de ce qui me reste encore à vivre ici-bas, je vois flotter sur ce visage de femme une grande noblesse humaine : la bienfaisance.

Je me plonge ainsi jusqu'au fond de mon cœur, puis regardant du coin des yeux l'azur bleu, je remercie « l'être de la vie » avec reconnaissance. Poudre d'or! je n'ai trouvé sur terre ma vie durant qu'un peu de tendresse, et j'avoue que, sans ce peu, je n'aurais jamais réussi à m'intégrer à ce siècle. Je serais moi aussi, en train de fumer les mauves entre l'ange boufareu et le Marius depuis belle lurette.

Tout à coup, les cloches de l'église tintent. En un clin d'œil, je glisse mes achats dans mon sac. J'adresse un dernier regard amical à la belle Provençale. Je tends l'oreille et salue l'instant qui me le rend si bien.

Ding, dong, dingue, dongue, dingue, dongue, dingue, dongue, dingue, dingue, dingue. Chose inouïe, il est en vérité onze heures, mais le curé du village en a encore décidé autrement. Il vient d'en sonner douze tapantes. Personne ne semble intrigué. Preuve que non, la vie continue comme si de rien n'était, pareille à un enfant qui sort de l'école à toute bringue. Cela semble faire partie des habitudes et du contexte. Tous ces gens d'ici seraient-ils restés des écoliers?

En effet, c'est invraisemblable, et grand merci, dans tout cela, l'impossible devient une nuance de la réalité. Qu'importe! Une antithèse de la normalité vient de m'être révélée dans ce petit village au milieu du monde. Sur ce, me voilà badinant bien tranquillement le long de toutes ces lampes qu'un génie allume tour à tour.

Tandis que je longe une petite place entourée de cafés, j'imagine le curé en soutane, balancé au bout de la corde, montant et redescendant, plus ou moins éméché. L'émotion à son comble, je ris intérieurement à l'idée de cette image pagnolesque et meurs d'envie d'être caché derrière un pilier de la nef pour vivre un tel moment.



Papé cigalou

Je quitte la rue principale et le brouhaha de son incessant va et vient. Et quel passage où abondent des étals qui mêlent le beau et l'utile aux besoins de l'homme! C'est inouï. Les terrasses des cafés se remplissent au rythme de l'inextinguible soif. Cela respire une atmosphère où je peux sentir des liens intimes et réels. Fan! il y en a des cœurs qui tournent à la grand'roue du monde, avec, quille en tête, roi apéritif. A l'ombre des platanes qui encerclent la place, de «mominette» en «pastaga», cela trinque de tous les côtés à la fois.

Il y a des verres de Ricard dont le contenu est couleur jaune laiteux ou ambrés, avec toujours un glaçon qui flotte. Ils s'accordent avec les carafes d'eau fraîche, les cacahuètes grillées, olives, anchois, biscuits salés déposés dans de

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

petites assiettes creuses conçues à cet effet. D'instinct, je pense à l'apéro que frère Marcel Pagnol immortalisa autour d'une fameuse partie de cartes. «Tu me fends le cœur»...

Oui, il y a de quoi. Tout cela est grand. J'aime à croire que l'apéritif est un rituel sacré qui permet aux hommes de s'oxygéner sur le bas-côté du système social. A voir tant d'émotions secrètes qui se faufilent sur des visages si expressifs, je pense que rien ne pourrait déranger tous ces hommes unis dans la convivialité avec le ciel du midi de la France. Somme toute, c'est tellement mieux qu'il en soit ainsi dans ce pays où les senteurs se marient constamment au paysage.

Me voici sur une place qui prolonge le marché. Elle est là, rondinette comme un cercle parfait. Etonnante, une fontaine blanche comme le pic du Garlaban attire mon regard. Je suis charmé. Par sa large et imposante assise sphérique, elle honore le centre du lieu de toute sa poésie d'onde. Elle invite au silence et au repos. D'une vasque en pierre ciselée portée par trois angelots finement sculptés jaillit une multitude de gerbes d'eau au bruissement discret. Elles dansent.

Gracieusement, elles sortent de trois buses et s'écoulent dans un imposant bassin de pierres taillées où des poissons rouges nagent sous les platanes et se jouent des reflets d'eau. Ce jeu d'ombre et de lumière fait ressortir le secret de la patine qui a pris la couleur vénérable du temps, tout comme le papet que je vois assis sur un vieux banc tout proche.

Entendons-nous, c'est un papet comme on en rêve, parfaitement réussi par le temps qui passe. A le voir, je ne sais pas s'il fait partie du décor ou s'il est le décor lui-même. A n'en point douter, posé au milieu de cette simplicité, il est en cet instant le soleil de la place, le plus tranquille du monde, une solitude absolue. Saisissant. Un homme fondateur de l'homme tel un dieu mortel presque rendu à une autre œuvre. N'est-il rien qui s'accorde mieux à une place d'un village qu'un papet comme celui-là! Son regard et sa force m'inspirent. Immense et simple à la fois. Grâce à sa présence, je me souviens de brèves images qui font revivre mon enfance. Je suis des yeux la fileuse bleue du ciel et rallume intimement une flamme dans la «nef de l'éther» pour quelques mots neufs: Revenu au pays

bien avant que ma bougie ne finisse par s'éteindre, tout ce que je retrouve ici est désormais une suite intelligente à ma vie.

Dieu sait s'ils m'entendent d'où ils sont. Mais, il est certain qu'ils vivent dans mon cœur comme unique réalité. Je m'assois à côté de ce gardien du temps, au bout de ce même banc en bois vermoulu, discrètement, sans oser le déranger par un bonjour inopportun ou une futilité. Planté comme un santon, il ne me prête guère attention. Sa canne dort entre ses jambes tandis que ses mains jointes reposent sur son abdomen. Je présume qu'il regarde droit devant le grand jour, paisible, les yeux mi-clos, sans toutefois le montrer. Le ton reste le même. C'est une musique. Un arpège vivant. Le goût de vivre et d'exister.

Il est si vieux que les rides de son visage et de son front me font penser aux sentiers qui serpentaient le long des collines magnifiques de mon enfance. Quelle familiarité inoubliable que ces chemins pleins de nœuds où se mêlaient à mes jeux d'enfant, une fille, puis à la bonne saison, des milliers de caterinettes¹³. C'était surtout une fille à

¹³ Caterinette : Coccinelle

l'allure de joli prodige qui comme moi, prenait les sentes pour des grandes routes nous conduisant au bout du monde. Elle se prénomma Marion, ma princesse des collines. Nous avons baptisé cette mamelle de terre parsemée de pins, de vignes et de terrasses d'oliviers, «la colline des Anges». Oui, tant et si bien, car les cigales y chantaient de si belle manière que nous étions assurés que les anges existaient au-dessus de nos têtes, leur seule fonction étant de nous aimer. D'autant plus, que les carderines¹⁴ par leur chant enchanteur berçaient si bien notre imagination. Nos rêves tourbillons prenaient réalité et les réalités que l'on percevait devenaient des rêves.

Fan des coquilles! Ce fut donc au milieu de ces collines et sous ce beau climat de l'enfance qu'avec cette première Tendrette de mon cœur je découvris, tout comme elle mon vrai premier baiser. Quelle inexprimable sensation d'explorateur qui découvre un continent inconnu! Ajoutez à cela que mon cœur fit une découverte extraordinaire, de

¹⁴ Carderine: (n.f.) Chardonneret. (prov.cardelino, cardalino, cardarino).

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

trésors en Muses, ma vie durant. La découverte de la fleur et de son parfum.

Té, me revient en mémoire ce moment où nous observions une «Lyriste»¹⁵ dont le ventre bougeait comme une cymbale. Ah! c'était l'objet principal de nos observations scientifiques. Je sus plus tard que la cigale, considérée comme fille des Dieux fut consacrée à Apollon, dieu grec de la lumière, des arts et de la divination. Les Grecs en avaient fait le symbole de la beauté, tandis que les Egyptiens préféraient le symbole de la musique qu'ils représentaient par un hiéroglyphe. Mais pour nous autres, «cigalounets» de Provence, elle incarnait les anges avec lesquels nous pouvions communiquer, assis dans les touffes de thym, d'herbe ou de broussaille.

Eh bien, je te salue, Tendrinette de mon cœur, aïoli sur toi! Je ne sais ce que tu es devenue depuis toutes ces années qui font un demi siècle. Mais sache, Mariouneto, que notre «colline des Anges» est restée une nature vivante pleine de révélations.

¹⁵ Lyriste: cigale commune et populaire dans le midi de la France.

J'y suis passé hier, dès mon arrivée en Provence. Ciel! Tout chantait pareil à ce temps des bretelles qui nous a vu grandir. Tout est encore comme autrefois. Les herbes sont toujours folles, la caillasse chante en mineur sur les reliefs, les oliviers veillent sur l'horizon ; les sentiers appellent et s'ouvrent aux grands chemins et à l'inexprimable silence... Oui, toutes nos rêveries sont restées réalités. Et les vignes! Les ceps devenus vieux se tordent de rire sous de multiples grimaces. Grenache, Carignan, ciel! que d'années déjà se sont écoulées dans le sablier du temps. Ah! le temps ne s'en va pas, c'est bien nous autres qui partons sans l'entendre...

Le doryphore immobilier n'a pas pillé le travail des anges. Je vais t'avouer qu'un beau matin j'ai même parlé à l'un de ces derniers, comme nous le faisons jadis. Toujours en quête de significances, je lui ai confié mon dernier vœu sur Terre : Ange, je veux retourner vivre dans ma cathédrale Provence.

Le cœur lié au ciel, ma prière est partie avec les premiers rayons du soleil, accompagnée de perles de rosée et de bon air frais. Ma foi, j'en ai une larme de bonheur sur une foule de pleurs déjà bien essuyés.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

Adieu, Mariouneto..., mais qui sait vraiment ce qui nous attend?

Après ces souvenirs qui m'emplissent le cœur, je laisse le silencieux papet pour me rapprocher d'un caricaturiste qui se régale d'une autre variété de doryphores. A le voir, il semble s'amuser d'un estivant tout enjoué.



Un seul geste

En effet, vu de près, je peux sentir que ce caricaturiste passionné brille de son art. Les traits du visage du touriste n'échappent pas à son langage, et comme il est de nature bien joufflue, je peux suivre les courbes s'amollir drôlement au contact du fusain transformé en baguette magique. Crr...crrr...crrr... Peuchère de lui! sur le papier blanc, son apparence, à peu de chose près de ce que nous nommons d'ordinaire la réalité, semble dépasser certaines limites spatiales et temporelles. Les rondeurs des joues mélodiques participent aisément à cet état d'esprit tandis que le nez fait allusion à une salade montée en graine. Fan des lunes! les narines en mouchature noire et au comportement rythmicienne sont à l'attente d'un souffle. Ce

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

qui fait bien rire une femme à ses côtés, forte, elle aussi, et qui à mon idée doit être la Madame du Monsieur.

Soudain, les yeux, naïfs et émerveillés, sous ses lunettes rondes, prennent la forme de nuages d'argent avec d'autres manières de regarder. Au seuil de secrètes intentions, ils s'étirent dans l'élaboration de la perception et inspirent le propre de l'innocence, présageant toutefois des surprises sans nom.

Les dissonances obéissent à un seul geste, celui de l'artiste qui rythme, détaché du réel, tous les remous de la réalité. Les lunettes se précisent en deux globes grossissants qui donnent l'impression que les yeux quittent le papier.

Les sourcils, en ligne de force, montrent avec vigueur l'empreinte d'une expression, de laquelle prédomine un tempérament d'homme de notre temps.

Surgit alors un front déformé, rivé à des pensées grandes ouvertes avec autant de raisons de penser que d'étoiles de briller. Puis, en un tour de main, guidé par des impulsions créatrices, des bouclettes courent en demi-cercle à la recherche du grand jour.

Cela en est trop pour la compagne qui pouffe de rire de tant de plastique. J'en fais autant, le modèle aussi. L'artiste, à la joie de nous entendre, trace des oreilles qui se dressent en organe de perception distillé. Aussitôt, leur présence met en évidence le miroitement des ombres et des lumières. La bouche, clairement conduite prend une vie active et semble vouloir parler. Elle suggère dans l'haleine des mots, des fantaisies, des rêves et des «phrasounettes» comme: il fait bon exister.

Là, dans l'aussitôt, petit et fin, étrangement détaché du reste du visage, un menton vient signer la loi des contrastes à travers la vie secrète du monde visible. Par l'unité et la cohérence, le visage consciemment abusé de pouvoir expressif et avec une rapidité inconcevable, voit enfin une caricature qui appelle à l'humour et à des prédominances cachées. Une rumeur lointaine s'approche à la clarté du jour.

Quelle estomagade! cheveu après cheveu la perruque s'est faite. Etonnés avec raison devant l'œuvre qui vient de s'accomplir, le couple s'échange des regards d'acolytes. Le dessin fait l'effet naturel de ce merveilleux bonheur de pouvoir rire de soi-même. Et

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

c'est ce qu'ils font. Ils rient portant au centuple le bienfait de la dérision. De là, la puissance de l'humour qui rayonne sur chacun de nous. Le sublime du sourire embellit les visages et les cœurs pour si peu de choses mais dans un si bel ordre.

Ainsi, d'un crin-crin de fusain libre, suite à ce moment admirable de talent, je regagne ma balade par une ruelle, tout heureux d'avoir assisté à ce spectacle qui exprime tant d'humanité. Crrr...crrr...crrr...



Le cœur du monde

Au moment même, je continue ce chemin du marché comme mû à chaque étalage rendu indispensable par le génie transcendant de l'homme et de la nature, un peu comme si j'entrais en relation immédiate avec les choses et moi. Je ferme les yeux un instant. Je rallonge ainsi un peu de mon temps. J'imagine une tour de Babel vivante et moderne, d'où montent des voix qui s'étendent à toutes les rues et ruelles du village. Dans cette ambiance de brouhaha de paroles, je ressens les douceurs des âmes colorées et mélodieuses, si bien que j'ai l'impression de retrouver mon regard d'innocence, sans que je cherche en lui une quelconque ressemblance. Car en fait, quels que soient les détails, je vois l'homme de partout, dans des sentiments de nuances dignes d'une

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

encyclopédie aux connaissances toujours renouvelées.

Tout est une évocation naturelle d'humanité, si pleine d'intérêt, que la chaleur humaine au-delà des formes et de tout système, invente des germes et leur raison d'être. Tous les âges de la vie sont représentés ou presque. Des âges qui révèlent la métamorphose portée par la voix familière des lignes du temps. Il y a des mères de famille, des pères, des enfants de toutes les époques, ceux qui sont encore dans les ventres chauds et ceux qui ont déjà vu le jour se lever. Il y a aussi des hommes âgés, des solitaires, des couples, oui, ce sont de bien bonnes gens d'ici et d'ailleurs qui vont librement et comme ils l'entendent.

Et que détient-elle, cette affluence d'hommes, si ce n'est une image de notre humanité dans laquelle tout se distingue par une aventure individuelle et de nuances existentielles? C'est à croire que la chaleur humaine est un «être», tant celle-ci enveloppe l'âme de chacun. Une parente du Ciel? peut-être. Une parente avec qui nous ne sommes jamais seuls. C'est incontestable, grand merci...

Tandis que je marche au rythme de ma découverte, à l'angle d'une ruelle, des sons énigmatiques de flûte traversière ravissent mon imagination. Cela produit sur moi une résonance de plaisir de vivre tout nouveau. Un visage admirable de femme s'unit avec l'instrument par des gestes libres, avec tant de soin que les sons me procurent des vibrations intérieures. A admirer cet être, à la ressentir, à l'entendre, j'ai l'impression réelle d'être dans une cathédrale d'image avec une envie encore plus profonde d'exister. Quelle fée peut jouer ainsi? Serait-ce la fée Christiane¹⁶?

Elle a la frimousse des lumières d'Islande. Ses yeux clos laissent deviner un miroir transparent où le verbe semble se refléter. Sa longue chevelure blanche-argent aux effets du lointain la peigne de boucle-mystère. Les notes pures qu'elle libère de ses lèvres par l'expression vivante de ses doigts et de son souffle, semble avoir un contact direct avec les « bébés étoiles ».

C'est un phénomène indicible dans un arrière-fond d'amour qui me cueille à froid

¹⁶ Fée Christiane : Christiane Singer, Ecrivain et être d'exception du XX^e siècle.

et me balaye l'âme secrète. Je m'assois sur le rebord large et profond d'une fenêtre. Je vibre et me laisse prendre, admirablement ajusté à ce cortège de sons enchanteurs. Les paupières légères et closes, je m'unis à une écoute pénétrante. Un tableau des mers s'offre alors à ma toile intérieure et à ses contours flottants, par un souffle atlantique qui me place aux premières loges.

Sous un soleil en fête, je vois des vagues qui tombent dans les bras des eaux. Elles jaillissent dans des accès de mouvements vifs et éphémères. Et voilà, c'est lors qu'elles se dégonflent que j'imagine des êtres de lumière, nettement perceptibles. Ils surgissent avec une extraordinaire vigueur d'écume. Ces «êtres» roulent sur les lames par une passion qui ne peut pas s'assouvir. Puis, dès que les rouleaux se gonflent à nouveau, ils disparaissent, emportés par la magie du creux de la vague. Et finalement, tout redevient distinct dans l'attente d'une prochaine forme en mouvement inscrite dans l'onde. L'esprit a une couleur d'esprit. Ma cathédrale chante. La nuit dort à nouveau. Le jour veille. Voilà ce que m'évoque cette artiste d'un coup de cœur, des instants gravés dans mon imagination.

Et de grâce, quand je rouvre les yeux agréablement, tout empreint de grande estime, je me rends compte de tous ces cadeaux que nous font les artistes de rue. Pas de radio, pas de journaliste, pas de média galeux. Il y a simplement de la vie accessible à tout le monde en forme d'instant. Instant d'absence de crainte, de bonne humeur, de songe et de tranquillité. De la vie qui exprime la vie avec une grande élégance et sans aucun chichi pompeux. Grâce, que les pièces tintent en faisant valoir des cœurs grands. Je m'y emploie aisément... Merci fée d'Islande, qu'aucun système qui monte au trône ne ficellera dans des attitudes d'étoiles mortes.

De retour à ma vague provençale, je continue de baguenauder à une certaine distance du génie des lampes. Je vois défiler les divers étals sur lesquels sont posés des fripes, du boui-boui, de la quincaillerie. Mais, tout à coup, heu! non, je ne rêve pas, ce sont bien les fruits confits d'Apt, de la vallée de Cavalon, le nougat de Montélimar, les croquants de Nîmes, des pâtes à mâcher, des pâtes d'amandes, des calissons et guimauve, et tant de sucreries dont je ne connaîtrai jamais le nom qui

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

prennent les devants de la scène. Ils sont quasi tous là, les religieux sans référence à la réalité concrète. Il ne manque plus que les effluves d'eucalyptus, de mimosa et de camomille, pour se croire au paradis. Ce qui me paraît extraordinaire, c'est cette impression d'y être.

Oh con! Il y a aussi les Berlingots de Carpentras, ce à quoi une véritable armée d'arlequins sucrés et géométriques évoquent aussitôt le monde de mon enfance.

— Berlingue, berlingue! Bonbons au plaisir toujours grandissant, confiserie à tout vent, déclame le commerçant au profil obèse adipeux. Allez, allez, friandises pour gourmands, si on soutient le marchand, on soutient le ciel de Provence et dieu sait s'il est grand...

Ce bon Monsieur à la mine gourmande psalmodie sa devise d'une voix si pure qu'elle attire tous les curieux du coin. Fichtre! Soit sa voix n'est pas qu'un simple à-côté en terme de vente et d'originalité, soit les adultes sont restés de grands enfants, car les deux vendeuses rondettes qui sont derrière le stand n'arrêtent pas une minute de peser et d'emballer. Or, venant de moi, j'opterai pour la deuxième

proposition. Il faut dire que sur ces planches si bellement agrémentées de bijoux, difficile de rester indifférent à tant de séduction sur un fond d'enfance.

En extension des gourmandises, et vu la qualité de ma dentition, je passe mon chemin sans achat, sans regret. Dès lors, des variétés de fromages artistiquement présentés sur des plateaux en osier sont à la lumière d'une nouvelle lampe. Et là, d'un seul clic, cela fait mouche à mon cœur. J'y suis déjà...



L'alchimiste des pâtures et des broussailles

D'entrée, un pâtre qui me sonde dans l'instantané, repère ma passion pour ses produits qui semblent sortir de l'Olympe. Autant dire que cet homme des cimes est grand comme une colonne de temple grec et qu'il ne doit pas être le genre d'homme à prendre de haut. Sa barbe a l'âge des grosses touffes de romarin et ses habits tout emprunts des senteurs des collines me connectent directement sur les plus belles campagnes du midi de la France.

Non, ce n'est ni un gnome ni un caramentran¹⁷, et il a encore moins l'air d'un chiapacan. Tout comme il est écrit sur l'écriteau en olivier, au cœur même de

¹⁷ Caramentran: personnage que l'on brûle traditionnellement pour carnaval en Provence, quant au chapiacan, il s'agit d'une personne débrillée, qui fait désordre.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

l'étal: «Ici, le berger des bergers, association de chevriers».

Rien que son regard en dit long et large sur ce que pourrait être l'extatisme de la vision prophétique. De plus près, il a l'allure des villages perchés de la Provence qui font tant de belles grimaces au reste du monde et qui portent une passion infinie de liberté. Je veux dire par là que s'il ne devait en rester qu'un pour passer un flambeau de pâte, alors assurément, ce serait lui.

— Monsieur désire! me dit-il les yeux ardents, avec une voix des haut plateaux et des qualités d'aînés sous-jacente.

Hésitant devant tant de diversité de forme, pavé, cour, pyramide, bûche, crotin, tomme, je ne savais pas répondre. Il prend les devants avec une sorte de bonhomie fraternelle et m'énumère quelques fromages sortis tout droit de la cabale des bergers. Ainsi que dû, je l'écoute tel un écolier respecte son maître d'école.

— Voyez Monsieur, nos fromages de chèvres ne viennent pas de la patantare¹⁸. Voyez encore, ici gât, dans son écrin de

¹⁸ Patantare: espace imaginaire, très lointain.

feuilles et repose en paix Seigneur Banon. C'est un fromage au lait cru et entier de chèvre qui nous vient du pays à Giono. Il est affiné dans des feuilles de châtaigniers imputrescides, liées par un brin de raphia. Il offre à votre palais toute l'essence de la Haute Provence ainsi que le désir de le déguster avec un vin approprié. Eh pardi! depuis que Jésus portait des braillettes, la carte des vins et celle des fromages de chèvre est restée un classique incontournable de chez nous. Té, deux parallèles qui dévorent des kilomètres dans tout le midi de la France. Ici, on n'échappe guère à tous les dons et les faveurs du ciel que le bon dieu a répartis en Provence. Hum! comment voulez-vous que l'on s'en arrange si ce n'est s'y intéresser? Et combien sait si chacun de nous est concerné! C'est chose noble, Monsieur.

Té, je ne peux pas mieux vous dire. Ici même, vous avez les picodons de Dieulefit, chargés des belles histoires des montagnes de la Drôme provençale. Tous les arômes se libèrent en bouche dès la première approche des lèvres sur la chair onctueuse. Ils portent si bien leurs noms que l'on ne sait plus qui les affinent: Dieu ou l'homme?

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

Ah Salette! les picodons de Dieulefit avec un verre de côte du Rhône blanc, du diamant noir¹⁹ pour honorer la table, une Coustelline²⁰, pain de campagne ou fougasse, un baiser chaleureux d'une bien-aimée, té, couquin de diéu! Vous risquez la crise cardiaque. C'est bien préférable au fisc qui vous dévore, croyez-moi.

Dans des bocaux de poterie du pays, vous pouvez les macérer dans de l'huile d'olive de « Buis-les-baronnies » si le cœur vous en dit. Vous en empilez quelques-uns avec du thym, de l'ail, de la sarriette, du romarin, du poivre noir en grains, entre chaque couche, fermez et ensuite laissez le miracle se faire durant trois semaines.

Voyez encore, un simple pré, une cabrette, de l'herbe jeune et tendre, ça peut vous faire pleurer un homme de bonheur plénier. As coumpré, Monsieur?

— Sûr, et comment! répondis-je, admiratif et avec des papilles qui, d'un désir de dévoration, sont prêtes à parcourir des kilomètres de petites départementales.

C'est ainsi, que suite aux explications de ce Saint Jean-Bouche-d'Or, qui dépassaient

¹⁹ diamant noir: truffe du pays

²⁰ Coustelline: Salade sauvage amère, très recherchée, du genre Picridie.

toutes mes attentes, j'achetai un fromage de chaque. Ce qui m'en faisait quinze en tout. Pour vous dire, j'avais même de la tome d'Arles et des brousses du Rove. Pour sûr, chacun d'eux allait me raconter à leur manière, des paysages, des prairies, des collines du Lubéron et des ambiances allant jusqu'à l'ouest de Marseille, et bien d'autres, de tous les noms. Déjà, bien des odeurs qui ont accompagné mon enfance m'envahissent l'âme... des senteurs comme, le cade, l'hysope, le genévrier, le chêne. Ma mémoire dépasse le temps et il me semble que la vie reprend ses droits.

Le berger des bergers ne croyait pas si bien dire en parlant de bocaux en terre cuite. Oui, car le génie de la lampe voisine se distingue de toutes les autres lampes du marché, par des couleurs au service du quotidien de l'homme. Et, à profiter de la circonstance, j'y vais de ce pas.



Joie du quotidien

Le sortilège provençal à notre table, tron d'adèle! le voici sur un étal dans tout son enchantement: c'est le poème céramique dans ses œuvres. C'est un fait incontestable, lorsque l'on parle poterie, en Provence, cela ne plaisante pas. C'est un peu comme si l'on assistait à l'épanouissement des clochettes du convolvulus bleu. Encore un miracle. Quel langage que celui des formes! A se demander si tout ce joli monde de forme et de couleur a été envoyé de la capitale du ciel?

Qu'importe? L'argile du potier est omniprésent dans la magie du temps qui passe en Provence. Entre les potiers du Cailar, ceux de Dieulefit et ceux de la cité de la faïence à Moustiers Sainte Marie ; un plein bon dieu de glaise est devenu terre d'accueil pour ces artistes et leur interminable

quête. Une fameuse tierce d'artisans offre ses fruits et ses nuits d'expérience ainsi que son génie de trouvaille. Faïenciers, porcelainiers, tourneurs, céramistes, chercheurs de merveilleux... Qu'y faire? si ce n'est s'y rendre pour constater. Il y a même frère Raku²¹ pour couronner et confirmer le sacre de cette spiritualisation de la boue.

Ce qui naît des mains de ces artisans d'un nouveau monde se termine dans l'intention d'une forme, à l'affût d'une joie dense et par suite de gestes créateurs, en congruence avec le monde surréel de l'imagination. Toucher, être, s'émerveiller, l'art du potier est ainsi chargé de significations.

Quasi tous les ustensiles de la cuisine sont présentés sur cet étal que je contemple et avec lequel je m'entretiens. Tout un espace intérieur prend part à un dialogue. Il se combine avec des teintes chaudes, des formes, des décorations, et des besoins: poêlon, jarre, huilier boule, ravier à olives, coupelle pour tapenade,

²¹ Le raku: du japonais rakuyaki est le résultat d'une technique d'émailage d'origine coréenne qui s'est développée dans le Japon du XVI^e siècle. Il est lié essentiellement à la fabrication de bols pour la cérémonie du thé. (wikipédia, encyclopédie libre).

plats de service, saladiers, assiettes, bols, et tout le reste...

Par exemple, quand je vois la cruche à eau, cela me laisse deviner qu'elle ne peut être que fraîche à l'intérieur, et qui plus est, à voir, cette même eau proviendrait d'une source invisible et intarissable.

Ce pour dire, chaque poterie de l'étal parle de la profondeur du quotidien et l'ennoblit dans une rencontre pratique et gracieuse. La beauté des formes, la justesse du décor, l'éclat des couleurs dénotent une volonté de création : l'appel des senteurs, de ses traits, de ses secrets, l'identité, l'histoire de la Provence, l'authenticité, tout y est. Pareillement, je vois les plats gratins ovales et carrés, les fameux tians. Aujourd'hui, ils désignent des spécialités cuites et étalées en couches dans ce même plat. J'en ai l'eau à la bouche de la bonne cuisine et de ce génie français conformes à la tradition des gourmets. A n'en point douter, à mi-chemin entre le gratin et le tajine, les tians, sont au midi de la France ce que le thym est à la garrigue.

Et que dire encore du beurrier provençal, s'il n'est unique de la sorte. Pour tenter de comprendre le bon sens, il n'y a pas

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

mieux que ce petit ustensile traditionnel. Il garde le beurre dans sa consistance, toujours prêt à être tartiné sur une tranche de pain grillé. Tous ces objets du quotidien parlent aussi de la famille avec ses histoires, autour de repas, dans une cuisine, sur une terrasse, dans une salle à manger. N'importe où, puisqu'il s'agit de partager et d'ouvrir les fenêtres du monde. Cela évoque le dimanche, des petits déjeuners de la semaine, des retrouvailles, des séparations, des naissances, des mariages, des morts, des grands éloignements, des projets. A travers les formes, je surprends encore l'homme à l'unisson d'une vie dont il s'est choisi. Un homme debout envahi du bonheur d'exister.

Capoun de bouan Dioun²²! Tandis que mon cœur voit les saladiers danser, les bols rire, les assiettes chanter, Raku et ses créations exceptionnelles me revivifie le ferment de la vie des sens. Il opère sa magie sur mes perceptions en alerte.

Il y a à la suite de ces objets utilitaires des sculptures étonnantes et certaines formes abstraites des plus intéressantes. Elles sont

²² Capoun de bouan Dioun! expression d'étonnement.

noires, fumées, naturelles, or, de soudains gestes de blanc craquelé sur des parties maîtresses de la forme attirent toute mon attention.

En chacune des pièces que je considère, je discerne un penchant docte et insolite. J'entends un nouveau langage à l'idée du magique humain et de vie immédiate, comme une beauté morale et une joie intérieure du monde. Toute sensibilité dehors, toutes pensées au-dedans, entre deux, l'homme, le feu, l'eau et le vent.

Les formes sont paisibles, au soin des forces justes, elles libèrent le calme et le silence. A vrai dire, j'ai l'impression que le jeu du blanc craquelé ou du ton doré, sur certaines pièces qui sont en relation avec ce noir brut, révèle un rapport harmonieux avec le monde. N'est-ce point ainsi que l'artiste se dépouille selon la loi des contrastes qui l'unissent à la nature, les mains habitées de conscience? L'argile a soudain un rythme, il respire. Je l'entends battre du cœur dans la profondeur de l'espace temps.

Je le perçois vivre en moi et le comprend. Spectacle grandiose que l'indéfectible harmonie! C'est encore l'homme qui l'a fait en se dénouant un nœud de l'âme.

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

Devant cet étal, je m'étonne de voir comment les artistes, de tout temps, expriment avec hardiesse, cet Univers extraordinaire de formes et de couleurs. Avec une matière vivante qui nous éprouve sens dessus-dessous, où un monde de l'esprit s'en empare pour des projets de réalisation. Et pas sans peine!

Quine! C'est ainsi que je pars rejoindre un autre verbe: celui d'un étal garni des richesses de la mer océane.



Entre chocolat et mer océane

Ding, dong, ding, dong, ding, dong, ding, dong, ding, dong, ding, dong, dingue, tintent les cloches. Treize gongs abonnés à la même enseigne s'entretiennent avec l'espace. Une heure avec ce qu'elle a de plus grand dans son genre s'est ajoutée au temps qui file. Vous le devinez, de sa toute puissante fantaisie, le capelan vient de sonner midi, en terre de provence. Par bonheur, cela fait plaisir que le temps ne soit plus le même, et qui sait, le quotidien est peut-être libre ainsi, il n'a plus rien à défendre. Vous imaginez un curé sonner les heures de la sorte en suisse, dans le canton de Vaud par surcroît? Diantre! Mille fidèles, eucharistie en bouche, l'auraient dénoncé à Dieu, illico. Pardi! De combien de trahisons l'homme s'est-il rendu coupable? Même le

très haut dans son insouciance ne le saura jamais... Un vrai classique comme j'aimerais le dire.

Trédame di Diou! dire que j'ai été dénoncé deux fois au garde pêche par de petits hommes qui me coloraient la discussion pour m'identifier malicieusement. Ensuite, lorsqu'ils avaient la certitude que je venais de France, un petit coup de téléphone au «dénoyauteur» pour dénoncer qu'un français est en train de pêcher et qu'il se peut, je vous prie, qu'il ne soit pas détenteur d'un permis de pêche. Au revoir Monsieur et bonne journée, me disaient mes dénonciateurs, avec un air de deux airs. Et cinq minutes après, avec toutes les courbes de politesse au plumage terne, le garde et un compère, les mines bogueravelles, se pointent innocemment, complices de tels procédés. Tout normal, néanmoins, il n'y avait plus qu'eux pour rester couillons et pour aller se faire une soupe de fèves.

C'est tout barque à travers, avaient-ils si peur que je pêche tous les poissons de ce pays qui est aujourd'hui aussi le mien et que je respecte corps et âme? Je ne crois pas. A ce que je puis constater et

comprendre, la délation est une histoire de mentalité creuse et de grande peur de «manger des regardelles²³». Ah mes aïeux! Que de fadettes et quel délayant d'angoisse dissimulées sous des airs d'abêtissements souriants qui crétinisent le comportement!

Frère étranger, à la grande route de la terre, nous sommes partout chez nous du côté où le soleil monte et descend. Nous sommes hommes, tout l'homme. Et nous rappellerons ce miracle autant de fois que brilleront les étoiles.

Tout cela pour en venir à dire que lorsque j'étais même, pendant les vacances de septembre, mon père m'emmenait à la pêche à la tamarissière.

C'est un lieu magique aux carrefours des eaux douces et salées, à Agde. Je me souviens qu'il y en avait du poisson, en ce temps-là. Il devait même y avoir autant de sortes de poissons que d'étrangers... C'est vous dire le mélange de culture! Et chaque pêcheur pouvait aussi bien se sentir étranger que poisson, voyez-vous? Ah, ce sera toujours l'intelligence du cœur qui fera tout...

²³ Manger des regardelles : n'avoir rien à manger.

A cet instant, lorsque je vois l'étal si typique de poissons qui se profile devant mes yeux, je m'imagine au grand air, des rouleaux gonflés à bloc. Les loups de mer entiers, pêchés à la ligne, devenus une denrée rare sont en premier point de mire. Les gris argentés sont magnifiques. Et pour cause, ce prince des mers qui longe les côtes françaises est depuis la première fois où j'en ai pêché un puis dégusté au grill, mon poisson préféré, tant sa chair est succulente. Flambé aux fenouils ou simplement en papillote, qu'importe, un loup dans l'assiette, c'est déjà la grande fête.

Je me remets en cœur ces pêches sensationnelles depuis le bord des plages bretonnes, sur les inoubliables côtes sablonneuses battues par les vagues. Oh fan! Je vois encore mon père accrocher des arénicoles et des lançons au bout des hameçons. A la marée haute, il envoyait ses lignes au-delà de la deuxième ou troisième vagues. A chaque lancé, il me semblait voir Ulysse en personne. Il la tenait dans ses mains comme un arc puissant des mers et envoyait son leurre à des distances qui me paraissaient dépasser l'horizon. Elles étaient longues de quatre mètres de

hauteur et pouvaient supporter des poids allant jusqu'à 250 grammes. Fallait voir ça!

Canne tendue, au posé, sur un porte canne planté dans le sable, il guettait le «bougeottement» des scions, avec fougue. Ah, quelle époque de bienheureux sur terre qui nous mettait directement en lien avec le bien être de vivre.

— Du poisson, du poisson, frais comme l'éclair, s'exclama librement une voix de femme bien en chair, avec des gestes magnifiques. Dorade royale, loup, muge, rouget sardine, thon, je liquide. Et pourquoi le dire, car de vous dépend ma fortune. La méditerranée dans votre assiette. Si vous n'allez pas en mer, alors c'est la mer qui viendra à vous! La voici, la voilà.

— Té, deux loups et un mulet, dit un monsieur.

— Zou, c'est parti, dit la marchande d'une seule vague, tout en continuant de scander son slogan.

— Heu! Pardon! Qu'est-ce que vous entendez, par frais comme l'éclair? s'étonna le client à l'accent en pointe taillée qui l'interrompit dans ses ardeurs.

— Pechère! c'est simple comme un âne mange à ventre déboutonné des caroubes.

Voyez-donc au beau de notre pays! L'éclair, quand il apparaît, vous n'avez qu'une peur au col, c'est qu'il vous tombe sur la caboche. Par temps d'orage, de gronde, il est le seul au ciel, à vous rafraîchir les idées. Et pas sans peine, comprenez-le.

— Certes, s'exclame le client qui fait des yeux de seiche et qui devient cramoisi.

— Eh bé, mon poisson c'est pareil. Il est si frais qu'il paraît encore dans l'eau. Il surprend de tant de fraîcheur. Il n'y a pas de quoi jouer l'étonnement. Regardez-le, vous dis-je!, il nage encore dans la «glaglace»! Vé, comme vous m'avez l'air bien brave, je vous fais le pessu²⁴. Voilà, trois quatre sardines pour compléter.

Ahuri par ce discours, le bon Monsieur qui osait comprendre, en avait le sourire sur tout le visage, tant et si bien, qu'il assura à la poissonnière qu'il en avait vu un sauter sur la glace.

Sûrement un singulier phénomène de métaphysique très courant en provence. Toutefois, je n'avais plus qu'une idée en tête, craquer pour un loup et une dorade. Et contrairement aux autres

²⁴ Faire le pessu: ajouter une portion gratuite.

dorades, celles-ci avaient une traînée dorée qui reliait leurs yeux. Royales, je vous prie.

Tout à coup, alors que la poissonnière prend réception de ma commande et la prépare, je me remémore une image attendrissante de ma mère qui, autrefois préparait pour notre petite famille des dorades au four, garnies de citrons, sel, poivre, quelques herbettes, de tomates et d'oignons, le tout, gentiment arrosé d'huile d'olive.

Fan! Ce souvenir de plus de quarante ans me semble être la journée d'hier dans un pli du temps. Un souvenir doux, intégral, perché au plafond de mon cœur, dans mon «chez moi». Je vois au même endroit, dans un patio, un enfant jouette courir comme un léger vent. Un enfant heureux, touché par une incroyable contagion: exister. C'est bien moi, les deux pieds sur ma terre natale.

Tous les siècles, toutes les civilisations, tout passe, comme sur un vaste marché où se promène la vie. Evidemment, en ce moment du jour, je passe cet étal si cher à ma mémoire, avec un sac à commission qui contient déjà tout un petit trésor à part.



Ni commencement ni fin

Tandis que je déambule à petit pas devant chaque étal où je devine du regard un génie des lampes, une joie indicible me confond à ce mariage entre les hommes, les produits du terroir et le patrimoine. Cette larme bohémienne qui ruisselle sur ma joue est le fait que je prends conscience de mes retrouvailles avec ce pays qui m'a vu naître. Si tous les éléments retournent à la source, alors je serai présent et à l'heure pour ce fameux rendez-vous avec ma cathédrale. Ah, ma cathédrale Provence en moi contenue! tu m'as tant manqué au-delà des frontières. Ce bonheur que je goûte aujourd'hui à tes côtés ne fait que commencer sur un geste d'âme. Je suis sûr que mes cendres se mêleront à un champ de lavande et que mes os tremperont dans ta terre sacrée. Bien mieux, je le

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

sais désormais, toute mon affection terrestre pour toi m'est rendue au cœur. Je ne suis plus qu'un cercle qui s'amplifie sur ton eau invisible.

Plus je vieillis et plus je me sens près de toi, en raison de mes contacts directs avec les beautés de la Terre. Ce jourd'hui, je me sens tous les âges des siècles passés, et j'ai espoir de m'y maintenir encore un bon moment. O fan! je sais bien, nous sommes peu de choses ici-bas, mais n'est-ce point avec ce peu que nous pouvons vivre et faire quelque chose de grand! Un si peu bien en scène, pour le spectacle de la vie.

Le marché «de plein vent» ne bout plus. Il touche à sa fin dans cette bourgade amie qui m'en rappelle mille autres. D'ailleurs, dans toutes ces rues qui le manifestent, difficile de savoir où il commence, où il se termine ce gardien des traditions et des secrets. Pendant que certains plient boutique, cela brade de partout. Fatche de bleu! Cela chante le bonheur de vivre de partout. «L'être du marché» illustre à merveille toute la richesse de l'homme, son développement éthique, l'épicurisme, l'art de vivre au quotidien. Les odeurs sont comme rassemblées, détachées du réel, plus intenses,

de concert avec cette heure magique. Une œuvre vient de s'accomplir. C'est bien là le langage des hommes qui laisse apparaître ce qu'ils sont : une énigme d'amour pour eux-même. Un langage que j'avais oublié dans une rumeur confuse et saisissante qu'est l'intense puissance de la biographie, ce lieu d'amour si grand. Et parfois l'on doit partir si loin de chez soi pour savoir qui l'on est vraiment... Aujourd'hui, je suis si fatigué et si heureux en même temps... Fan! tant que je respire encore, tant qu'il y aura une plume d'oiseau à portée de main, tant et tant encore...

Ainsi, je me dirige tranquillement vers l'étal du santonnier, ce faiseur de rêves pour les petits et les grands. C'est bien le dernier génie des lampes à qui je dois rendre visite avant de quitter le marché. C'est aussi le premier génie qui m'a donné cette sensation de l'enfance avec des santons habillés, qui dans mes mains prenaient souffle.

En somme, voilà que c'est toute ma biographie qui se pare de saveurs, de senteurs, de traditions, d'avenir et de passé. J'ai l'impression de fêter en moi ma nouvelle âme provençale et cela va durer

longtemps cet étrange phénomène qui consiste à donner de la conscience à son existence. Le temps de s'émerveiller, de faire exister son vivant, le temps d'une graine germée, le temps d'une lampe qui ne s'éteint jamais. Oui, je crois que cela va continuer un bon bout par un si déroutant et inconnu triomphe qu'est la vie même.

Oh, oh, me voilà enfin auprès du faiseur de miracle: un père de l'enfance. Le santonnier est en train d'emballer ses personnages dans du papier crépon. Il a l'air aussi calme et serein que ses santons. Je moule des lettres et des pensées, lui, moule de l'argile qu'il rend à la vie. Frère. Voilà, il ne me reste plus qu'à réaliser deux vœux sur ce marché de provence.

— Bonjour, monsieur, dis-je, d'un ton familier et plein d'allégresse.

— Bonjour bonjour, que puis faire pour vous, répond le Maître argile d'une voix confiante?

— Alors, voilà. Est-il possible de vous commander deux santons aux formats traditionnels? dont, l'un serait un homme dont je peux décrire les traits principaux du visage et de la physionomie, tandis que l'autre est une chatte au pelage blanc

comme banquise avec une moucheture châtaigne sur le flanc droit et une queue aussi noire que l'encre de ma plume.

— C'est tout à fait dans mes cordes. Je peux vous faire cela pour la fin de la semaine prochaine si cette date vous convient. Ce sera de bon cœur.

Heureux de sa réponse réconfortante, pendant qu'il prenait notes de mes descriptions, je concentrais tous mes sens pour lui décrire mes deux amis qui désormais résidaient dans le silence enchanteur du ciel. Deux amis de semence et d'exception dont s'émeut mon cœur. Souvenirs vivants de mon passage ici-bas: un Michel, poète jusqu'aux étoiles. Ah ça oui, un authentique fils des extrêmes. Il savait si bien me faire rire, que c'était à s'en péter l'emboulligue. Sans mesurer ses forces et ses notes marginales, il savait parler de l'homme avec des images vives, se gausser des intellectuels avec talent, et dépeindre des réalités de l'esprit avec une splendide vision poétique.

Mon autre compagnon est un impressionnable frère animal de tendresse. Un seuil entre deux mondes. Ce frère animal hors du commun, reflétait ce même monde

— *Il ne fait pas bon travailler quand les cigales chantent* —

aux mille voix de la nature. A mi-chemin entre la terre et les étoiles, cette chatte était restée dans son comportement affectif proche du chaton calinou. Elle avait décidé de m'adopter comme compagnon humain durant ses sept années de vie sur terre, avant qu'un étrange accident de voiture mette un terme à son histoire.

Avec cette princesse féline qui voyait venir le temps, j'ai appris à parler et à comprendre le chat, ainsi que le sensible du monde. Mon cœur s'était fié à elle et pour moi, Nouchka était au genre animal ce que l'homme est à l'ange. Michel au milieu de ses consonnes et de ses voyelles, Nouchka avec ses airs de majesté, tous deux entre l'ange bouffereu et le Marius... Je vous aime mes amis du vivant. Assurément, ma première crèche prendra vie cette année. Pour sûr, en prévision des jours heureux, je vous emmènerai tous les deux passer Noël avec moi en Provence, avec le vrai des choses, du côté des collinettes et des anges.

Quant au marché de Provence qui réalise toutes mes promesses à la fois, en cela, j'ai appris grâce à lui à considérer la vie quotidienne comme la plus grande action

magique qu'il me soit donné de voir. D'ailleurs, je vais aller de ce pas déposer mes courses au réfrigérateur du gîte qui m'accueille. Ensuite, je vais rejoindre ma fameuse colline, une tige de lavande sur l'oreille. Et comme promis, à l'ombre d'un olivier, pendant que les cigales crisseront, je lirai à haute voix cette balade sur un marché de Provence à qui il se doit. A n'en point douter, un matin comme tous les soleils du monde, dans le midi de la France. J'y étais et je m'en vais vous le conter...

Cependant, juste avant de tenir ma promesse, impossible de ne pas faire un crochet à l'église du village. Tout de même, à force de me l'imaginer sur sa corde bénie, ce capélan m'intrigue tant, qu'il me serait impossible de passer outre ma curiosité. Allez, zou!

Bonne mère, dieu sait ce que je vais encore rencontrer! Un autre génie des lampes!

Et qui sait, vous le dirai-je un jour...



Sommaire

Prélude	9
Fatche de!	19
Le marchand d'olives	33
De ci de là, bzzz, bzzz	39
Sous le pli de l'étoffe	49
Graines de tous les vents	55
Papé cigalou	63
Un seul geste	71
Le cœur du monde	75
L'alchimie des pâtures et des broussailles	83
Joie du quotidien	89
Entre chocolat et mer océane	95
Ni commencement ni fin	103

INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire de vous lire et de vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Courrier des lecteurs en ligne sur le site.

Les Editions de l'Escarboucle
à Yverdon,
case postale 894, BP
1401 Yverdon-Les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch

